

Une littérature au parfum de saudade

Cette singulière essence de mélancolie douce donne son goût si particulier à l'écriture portugaise. Les auteurs lusitaniens, marqués par la grandeur d'un empire perdu, ont ainsi su transformer la défaite géopolitique en victoire des lettres sur fond de nostalgie. **PAR LAURENT NUNEZ – ILLUSTRATIONS D'ANTOINE DUSAULT**

O n a coutume de dire que les Portugais ont inventé un mot pour désigner ce que les autres peuples se contentent de ressentir : la saudade, cette mélancolie douce qui mêle le regret de ce qui fut au désir fou de ce qui ne pourra pas advenir. De fait, ce sentiment irrigue toute la littérature portugaise, depuis les *cantigas de amigo* médiévales jusqu'aux vers désenchantés de Fernando Pessoa (1888-1935). Ce dernier définissait d'ailleurs ainsi la *saudade* : «La présence de l'absence». For-

mule admirable qui dit tout de cette disposition d'âme où le bonheur se teinte toujours de la pâleur de la perte. L'histoire littéraire portugaise connaît deux sommets incontestables : le XVI^e siècle, dominé par la figure tutélaire du poète Luis de Camões, et le XX^e siècle, qui voit éclore une constellation de talents autour de la revue *Orpheu*.

Entre ces deux âges d'or, trois siècles de relative discrétion – que viennent toutefois éclairer quelques étoiles, dont Eça de Queirós, ce Flaubert lusitanien que Borges plaçait au rang des plus grands. Ce qui frappe, à parcourir

cette tradition, c'est son rapport singulier à l'échec comme à la grandeur perdue. Le Portugal, nation de navigateurs qui ouvrit au monde les routes de l'Orient, a rêvé d'être un empire avant de voir ce rêve lui échapper. Ses écrivains n'ont dès lors cessé de méditer sur cet écart entre l'ambition et le réel, entre la gloire qu'on fut et la petite patrie atlantique qu'on redevint. La littérature portugaise est peut-être, de toutes les littératures européennes, celle qui a le mieux su transformer la défaite en beauté, la nostalgie en chef-d'œuvre. **■**



Camões,
(v. 1524-1580)

Le Virgile portugais

L

e 10 juin est jour de fête nationale au Portugal. Ce n'est pas l'anniversaire d'une bataille victorieuse, ni celui d'une révolution libératrice : c'est la date de la mort de Luis de Camões, survenue en 1580, dans la misère et l'oubli. Aucun autre pays au monde n'a choisi de célébrer sa nation en commémorant un poète. Et Camões mérite cet honneur. Ses *Lusiades* (1572), épopée en dix chants qui célèbre le voyage de Vasco de Gama vers les Indes (1497-1498), occupent dans la culture lusophone la place que tient *L'Énéide* pour Rome, *La Divine Comédie* pour l'Italie, *Don Quichotte* pour l'Espagne. Ce n'est pas un simple récit de navigation : c'est le mythe fondateur d'une nation, le chant d'un peuple qui se rêve en héritier des Argonautes et des héros antiques. Les Lusitaniens, descendants du mythique Lusus, fils de Bacchus, y trouvent l'expression fantasmée de leur identité. La vie de Camões fut aussi un roman d'aventures. Né vers 1524, il perdit un œil à Ceuta à cause d'une flèche maure, s'embarqua pour l'Orient en 1553, erra pendant seize ans dans l'Empire portugais d'Asie (Goa, Macao, les Moluques), fit naufrage au large du Mékong et, dit la légende, sauva son

manuscrit des eaux en nageant jusqu'à la rive. Il revint ruiné, publia ses *Lusiades* en 1572, et mourut en 1580 dans un hospice, deux ans après que le roi Sébastien eut péri au Maroc, emportant avec lui l'indépendance du Portugal. Les *Lusiades* célèbrent ainsi un empire au moment même où il s'effondre. Elles chantent la gloire d'une nation au seuil de sa décadence, elles exaltent les conquêtes d'un peuple qui perd son roi et sa souveraineté... Le Portugal ne s'en remettra jamais tout à fait. Mais il lui reste ce poème immense, cette langue qu'il a fixée, et ce sentiment qu'il n'a cessé depuis d'éprouver : la saudade d'une grandeur perdue, le souvenir d'un temps où les navires lusitaniens sillonnaient toutes les mers du globe. C'est cette ironie tragique qui toucha Aragon, en 1942, au cœur de la France occupée. On sait peu que *Les Yeux d'Elsa* se place sous l'autorité de Camões : deux vers enchâssés dans le poème éponyme, une gravure du Portugais parmi les photographies du couple, une citation dans la préface... Mais c'est dans le sonnet « Imité de Camões » que le dialogue s'établit directement. Aragon y reprend, vers à vers, le célèbre « *Que me quereis, perpétuas saudades ?* » Le temps qui fuit, les goûts qui changent, l'espoir trompé. La saudade portugaise rejoignait alors la douleur française – et le vieux sonnet de la Renaissance devenait, quatre siècles plus tard, un splendide poème de résistance.



José Maria Eça de Queirós (1845-1900)

Le Balzac de Lisbonne

Jorge Luis Borges le tenait pour «l'un des plus grands écrivains de tous les temps». Diplomate cosmopolite – il fut consul à La Havane, Newcastle, Bristol, puis à Paris où il mourut –, José Maria Eça de Queirós observa toute sa vie sa patrie avec la lucidité terrifiante de l'exilé volontaire. Figure de proue du réalisme au Portugal, membre de la fameuse «Génération de 70» qui voulait réformer le pays par les idées, il donna d'abord deux romans bombes: *Le Crime du padre Amaro* (1875) et *Le Cousin Bazílio* (1878), satires féroces du cléricisme et de l'adultère bourgeois. Mais son chef-d'œuvre demeure *Les Maia* (1888), qui déploie sur trois générations le destin d'une famille aristocratique dans le Lisbonne de la fin du XIX^e siècle. Une passion scandaleuse (l'amour impossible entre un frère et une sœur qui s'ignorent) sert de fil conducteur à une peinture impitoyable de la haute société portugaise, de son inertie, de sa frivolité, de son provincialisme déguisé en élégance. On pense à Flaubert pour la précision du scalpel, à Balzac pour l'ampleur de la fresque, mais avec un humour et une ironie qui n'appartiennent qu'à lui.



Mário de Sá-Carneiro

(1890-1916)

Le météore

«**M**ário de Sá-Carneiro n'a pas eu de biographie, il n'a eu que du génie»: c'est Fernando Pessoa qui le dit, et Pessoa savait de quoi il parlait quand il évoquait le génie. Ami intime du grand poète, cofondateur avec lui de la revue *Orpheu* qui introduisit le modernisme au Portugal dès 1915, Sá-Carneiro se donna la mort à Paris, le 26 avril 1916, à seulement 25 ans. Il enfila un smoking, avala de la strychnine et attendit la fin dans une chambre de l'Hôtel de Nice, rue Victor-Massé, dans le IX^e arrondissement – près d'un mois après avoir annoncé son suicide par lettre à Pessoa, qui ne put rien faire. Son œuvre, brève et incandescente, tourne autour d'une obsession: l'impossibilité de coïncider avec soi-même. Son premier recueil s'intitule d'ailleurs *Dispersão* (1914). Entre symbolisme finissant et futurisme naissant, entre les brumes de Laforgue et les éclats de Cendrars, sa poésie dit le vertige d'une conscience qui se cherche et ne se trouve pas, qui rêve la gloire et s'effondre dans l'échec. Le romantisme avait inventé le «mal du siècle»; Sá-Carneiro, avec une élégance désespérée, en fit un art de vivre... et de mourir.

José Saramago (1922-2010)

Le Nobel rebelle

Fils de paysans sans terre du Ribatejo, ancien serrurier devenu journaliste puis traducteur, José Saramago attendit ses 60 ans pour percer véritablement en littérature, avec son roman *Le Dieu manchot* (1982), qui éblouit jusqu'à Fellini. Il demeure à ce jour le seul auteur de langue portugaise à avoir reçu le prix Nobel de littérature, en 1998 – distinction qu'il reçut sans rien renier de ses convictions communistes. Son style ? Immédiatement reconnaissable. De longues phrases serpentineuses où les dialogues coulent dans la narration, comme si la parole humaine n'était qu'un affluent du grand fleuve de la prose. Nul ne ponctue comme lui ! On le lit d'un souffle, emporté par ce flux qui abolit les frontières entre le dit et le pensé. Athée provocateur (son *Évangile selon Jésus-Christ*, où Dieu négocie avec le diable et où Jésus doute de sa mission, fit scandale), il s'exila aux îles Canaries après que le gouvernement portugais eut censuré son œuvre en la retirant d'un prix européen. Ses romans sont des paraboles cruelles sur la bêtise des hommes et la fragilité des civilisations. Dans *L'Aveuglement* (1995), une épidémie de cécité mystérieuse ravage un pays entier, révélant la barbarie tapie sous le vernis social. Dans *Le Radeau de pierre* (1986), la péninsule Ibérique se détache de l'Europe et dérive sur l'Atlantique vers les Açores. Fantaisie géographique qui dit beaucoup sur le sentiment d'insularité portugaise, et sur l'ambiguïté d'un peuple qui ne sait toujours pas s'il appartient au Vieux Continent ou à l'Océan.



Fernando Pessoa

(1888-1935)

L'homme multiple

Employé modeste de bureau dans une maison d'import-export, Pessoa vécut toute sa vie à Lisbonne. Puis il mourut dans un hôpital, à 47 ans, d'une cirrhose aggravée, absolument désargenté. Sa vie extérieure tient donc en quelques lignes : une enfance en Afrique du Sud où son beau-père était consul, un retour définitif au Portugal à 17 ans, puis trente années dans la même ville, les mêmes rues, les mêmes cafés. Mais dans la malle qu'on ouvrit après sa mort, on découvrit 27543 textes : l'œuvre d'une vie secrète, prodigieuse, multiple. En effet, Pessoa (dont le nom signifie « personne » en portugais) avait inventé ce qu'il appelait des « hétéronymes » : non pas des pseudonymes, mais des personnalités littéraires distinctes, dotées chacune d'une biographie complète, d'un style reconnaissable, d'une philosophie propre. Alberto Caeiro, berger panthéiste, est le maître païen qui contemple le monde sans le penser, dans une innocence retrouvée. Ricardo Reis compose des odes à la manière d'Horace, où la brièveté de la vie commande de jouir sagement de l'instant. Álvaro de Campos, ingénieur naval formé à Glasgow, s'abandonne aux ivresses futuristes et aux vertiges de la sensation. À quoi s'ajoute Bernardo Soares, « semi-hétéronyme », aide-comptable mélancolique, auteur du *Livre de l'intranquillité*, ce journal métaphysique qu'on ne publia qu'en 1982 et qui figure aujourd'hui parmi les cent plus grands livres de tous les temps. Lors de l'hommage national rendu à Pessoa pour le centenaire de sa naissance, en 1988, on compara son apport à la langue portugaise à celui de Camões. C'est dire la place qu'il occupe dans les lettres portugaises.

